

LA CRAVACHE

JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

Paraissant tous les Dimanches.

Il n'est pas reçu d'abonnement;
les lettres non affranchies seront
refusées.



Adresser les manuscrits et la
correspondance aux bureaux de
rédaction.

BUREAUX DE RÉDACTION : GRANDE RUE DE LA GUILLOTIÈRE, 28. — (Boite dans l'allée).

A partir du 1^{er} Septembre, le bureau central de vente du journal LA CRAVACHE sera ouvert, de 5 heures à midi, petit passage de l'Argue, à côté du bureau de vente du CENSEUR. Messieurs les marchands de journaux sont priés de s'y adresser.

Les personnes qui désireraient des collections du journal, en trouveront à la même adresse, à des conditions très-avantageuses.

EFFET DE LUNE... DE MIEL

En toute chose il faut considérer la fin.

Minuit venait de sonner à la montre de tous ceux qui en ont « une. »

Les mille bruits de la ville bourdonnante s'éteignaient peu à peu en une rumeur confuse.

La nuit mystérieuse se drapait coquettement dans son manteau bleu « troué » d'étoiles; tandis que la pâle Phœbé éclairait de ses rayons blafards l'éternel combat de l'Amour luttant contre Morphée.

Les faibles humains, piétinés sur leur couche par ces divinités ennemies, étaient divisés en deux camps, tout comme au temps héroïque des Grecs et des Troyens :

Le camp des *Ronflements sonores*; et

Le camp des *Soupirs*... plus ou moins *discrets*.

Tout d'abord, Cupidon sembla fixer la victoire : le petit dieu malin interceptait au passage les pavots du Sommeil.

Les minces planchers de nos habitations modernes murmuraient d'étage en étage, comme les roseaux de Phrygie, mais un tout autre refrain.

A travers les comédies et les pantomimes écloses au sein de l'ombre, un drame poignant se nouait péniblement.

FEUILLETON DE LA CRAVACHE

LES VOYOUS DE LYON

Grand roman contemporain inédit

PAR J.-M. GUBIAN

XI

Attaque nocturne

(SUITE.)

Le cambusier rôdait près de la porte d'un air inquiet. Certes, il ne se souciait guère de voir la police faire irruption dans son taudis. Déjà, à plusieurs reprises, il avait eu des démêlés avec la justice, qui savait pertinemment qu'il accordait aide et protection à tout ce que la Guillotière comptait de plus crapuleux.

Cette complicité lui rapportait, on peut le croire, beaucoup plus que les verres de rogomme. A chaque *exécution* d'un paysan, il palpitait, en bonnes pièces de cent sous, ce que les *floueurs* ont l'affranchissement.

Dans le langage, par trop imagé, de ces vauriens, un *tapis affranchi* est un caboulot qui, moyennant une prime qui varie selon l'importance de l'affaire, devient une officine de vols où l'on travaille les naifs, sous les apparences les plus régulières et les plus bonasses.

Combien de malheureux ont été victimes de ces manœuvres odieuses, sur lesquelles la police a sans doute les yeux ouverts, mais qu'elle est impuissante à déjouer et à paralyser complètement!

Je reviendrai sur ce fléau qui infecte certains quartiers de

La scène représente ma chambre à coucher.

A l'instar d'Asmodée, qui se rit du mur Guilloutet, je soulève en votre faveur la toiture de la ruche de pierre, afin que votre regard puisse explorer le compartiment exigü où j'abrite mes pénates.

J'allais donc, comme un simple mortel, elore ma paupière alanguie, lorsqu'un bruit timide, presque imperceptible : le bruit d'un soupir étouffé, vint troubler le calme absolu de ma solitude.

Puis, à ce premier soupir en succédèrent immédiatement d'autres, rapides et plus expressifs encore.

Après quelques secondes de surprise et quelques minutes d'attention, j'acquis la certitude que ce bruissement significatif prenait sa source dans l'appartement voisin, occupé depuis la veille par un jeune couple en pleine lune de miel.

Comme pour dissiper tous mes doutes, d'amoureuses plaintes me parvenaient maintenant, modulées par une voix féminine.

En dépit de mon stoïcisme, je commençais à m'agiter sur mon lit sans pouvoir trouver le repos.

De voluptueuses images, subitement évoquées, déroulaient dans la pénombre leurs capricieux enlacements.

Une sorte de fièvre me pénétrait par tous les pores, avec cette sensation ineffable cherchée par les fumeurs d'opium et les mangeurs de *hatchih*.

Une suave et capiteuse harmonie berçait doucement ma pensée. Mon esprit, vacillant et engourdi, s'abandonnait sans résistance au mirage trompeur qui le fascinait.

Mon oreille, avidement tendue, percevait des chuchotements entrecoupés, tandis que l'impression d'indicibles caresses faisait frissonner mon épiderme et embrasait mon sang.

Les fugitives hallucinations du premier moment

Lyon. La plaie n'est pas incurable, mais il faut des cautérisants énergiques. La société est menacée, sa sûreté est compromise : il faut sévir rigoureusement. J'en indiquerai les moyens dans une publication spéciale.

Desplant continuait ses gémissements et ses malédictions. Peu à peu le cabaret s'était vidé, et le pauvre jeune homme était resté seul.

Au bout d'un quart d'heure environ, un individu mis avec une certaine recherche, mais qui n'était autre qu'un voyou huppé, fit son entrée dans l'établissement en se dandinant sur les hanches de cette façon particulière aux protecteurs qui ont caisse ouverte sous le chandelier.

C'était un compère.

Son regard se porta, comme par hasard, sur le paysan. Alors il se campa majestueusement au milieu du caboulot, et, enflant la voix pour inspirer de l'effroi — ficelle ordinaire des crâneurs peu musclés — il s'écria d'une voix de croquemitaine : Qu'est-ce donc qui se maquille, par là?

A cet organe d'outre-tombe, le paysan tressaillit et leva sur le nouveau venu un regard effrayé.

L'aristocratique voyou lui demanda alors d'un ton protecteur, en lui posant amicalement la main sur l'épaule : « Vous avez du chagrin, l'ami; que vous est-il arrivé? »

— Je viens d'être volé de deux cents francs.

— Quelques *trucs* qu'on aura fait à ce garçon? dit le voyou, en lançant un regard furibond au cambusier. Nom de D...! c'est bien dommage que je ne me sois pas trouvé là! Consolez-vous, jeune homme, on peut encore arranger tout ça. Venez avec moi; je me charge de vous faire retrouver vos individus. Les connaissez-vous? demanda-t-il au cambusier.

— Eh! ma foi non! répondit hypocritement celui-ci; je ne les avais jamais tant vus.

se multipliaient et se condensaient en allégories provocantes. Tous les enchantements des légendes, toute l'adorable poésie des fables païennes, s'amalgamaient dans mon cerveau en une vision cythéréeenne.

Les *houris* du paradis oriental, les *almées* aux danses lascives, m'apparaissaient dans une aube semi-lumineuse et semblaient me convier à une irrésistible fête des sens...

Mes bras se tendaient, malgré moi, vers ces irritantes chimères, dont j'eus voulu étreindre et sentir palper la blanche poitrine

Peu à peu tout rentra dans le néant, et le silence ne fut plus troublé que par les appels stridents et désespérés, des *roméos* de gouttières.

L'Aurore aux doigts de rose, comme dit le divin Homère, entr'ouvrait les portes de l'orient et chassait devant elle la fantasmagorie des ténèbres.

J'essayais vainement d'atteindre le sommeil effarouché maintenant par les premières clameurs de la rue.

L'agitation et le bruit croissaient avec la lumière.

Les lourds chariots et les voitures cahotantes s'ébranlaient pour le travail quotidien.

D'instants en instants, les portes s'ouvraient bruyamment, les volets des boutiques claquaient contre les murs; pendant que les revendeurs ambulants criaient déjà leur marchandise d'une voix éraillée et glapissante.

Blémi et abattu par l'insomnie, je repassais dans mon esprit les incidents de cette nuit bizarre, et je maudissais de tout mon cœur les transports amoureux qui m'avaient tenu éveillé.

Après de copieuses ablutions, destinées à rafraîchir ma tête brûlante, je m'apprétais à sortir, lorsque

— Comment sont-ils *frusqués* (1)?

— En *paletot de roulier* (2) et casquette à l'arsoille.

— Ça suffit. D'ailleurs, le jeune homme les reconnaîtra bien.

— Oh! oui, s'écria le paysan tout joyeux d'avoir trouvé quelqu'un qui lui donnait un peu d'espoir; celui avec qui j'ai joué est borgne et gravé de petite vérole.

— Bon, répondit le voyou; il me semble le connaître *de vue*. Venez, nous allons le pister.

Desplant se leva avec empressement. Lorsqu'ils furent sur le trottoir, son conducteur lui dit : « Attendez que j'allume mon cigare. »

Le voyou rentra dans le caboulot et demanda vivement au cambusier : « Où sont-ils? »

— A la *Femme-sans-tête* (3).

— Ça suffit. Je vais promener mon *parnet* (4) d'un autre côté. Cela dit, il vint rejoindre Desplant et passa familièrement son bras sous le sien en lui disant : « Je connais à peu près les endroits où ils vont; nous y entrerons prendre une bouteille, et si je les rencontre je ne les vois pas à la noce. Gredins, va!... »

Ils parcoururent ainsi une douzaine de taudis, tous plus mal famés les uns que les autres, et à chaque bouchon il fallait boire. Le complaisant voyou faisait les choses royalement. Pour inspirer une plus forte dose de confiance à sa victime, il réglait toujours la consommation, en dépit des protestations du paysan, qui s'écriait dans sa bonhomie : « Ce n'est pas juste, vous vous dérangez pour moi et encore vous payez! »

Si le pauvre naïf avait pu lire dans l'âme du vaurien avec

(1) Habillés.

(2) En blouse.

(3) Célèbre restaurant populaire.

(4) Imbécile.

j'entendis tout à coup mon voisin exécrer causer sur le palier avec une personne dont l'organe désagréable et bien connu appartenait à l'apothicaire du rez-de-chaussée.

— « Eh bien ! jeune homme, disait celui-ci ; et votre chère malade ? »

— « Merci, fut-il répondu ; elle va bien à présent, grâce à l'*ustensile* que je vous rends avec une entière reconnaissance. »

Intrigué par ce dialogue mystérieux, j'ouvris si brusquement ma porte, que les deux interlocuteurs ne purent dissimuler à temps l'objet prêté, puis rendu.

Horreur !!! ce que j'avais pris dans l'obscurité pour le carquois de l'Amour, n'était autre que l'*instrument hydraulique* si bien perfectionné depuis Molière !...

TONY DIMBERT.

BINETTES LOCALES

ROSE-POMPON

Mon héroïne se nomme Rose. Quant au *pompon* qui l'accompagne, c'est un souvenir de la quantité innombrable de *pioupious* qui se sont partagé les faveurs de la belle.

Dès l'âge le plus tendre, Rose fut éblouie par la garance en général et la *ligne* en particulier. Cette admiration devint même un jour tellement fascinatrice, que la blonde enfant ne craignit pas de meurtrir ses petits pieds de quatorze ans et suivit le 150° d'Antibes à Dunkerque.

Or, pendant que sa mère la demandait à tous les bosquets d'orangers, Rose savourait la bière du Nord et écrasait un verre de genièvre avec autant de crânerie que n'importe quel sapeur.

Nous ne la suivrons pas dans toutes ses étapes de gloire — un volume n'y suffirait pas ; — je vais simplement vous esquisser la deuxième partie de son histoire.

Le 8 juillet 1872, une jeune fille à l'air délibéré, à la chevelure d'un rouge tellement vif qu'on eût dit la crinière d'un trompette de dragons, se présentait dans un bureau de placement de notre ville. Elle déclarait se nommer Rose Dufifre, être âgée de 26 ans et exercer la profession de fille de cabaret. De plus, sachant faire un peu de cuisine et repri- ser les chaussettes.

Le placeur — très habile dans sa profession — reconnut sur-le-champ que M^{me} Dufifre était appelée aux plus hautes destinées, et la fit conduire chez un paralytique du quartier Perrache. Ce vieux garçon, perclus des jambes seulement, affirmait que cette infirmité n'avait d'autre origine que la chasse dans les marais de la Bresse. Des renseignements certains me permettent de vous déclarer qu'il avait chassé sur d'autres terres.

lequel il choquait le verre, certes il aurait bien vite rengainé ses doléances scrupuleuses.

A force de faire des stations et de vider des bouteilles, Desplant était arrivé à un certain degré d'ivresse. Ce fut dans cet état que son cicérone l'introduisit dans un repaire immonde. Là, autour d'une table surchargée de victuailles, des créatures dégoutantes chantaient à tue-tête des refrains orduriers, en compagnie d'une dizaine de bandits.

Toute cette fange sans nom braillait, jurait et grouillait dans une atmosphère puante, chargée des miasmes délétères que vomissaient à flots ces poitrines empoisonnées par l'eau-de-vie et le tabac.

Toute cette boue infecte, suant par tous les pores la luxure et le crime, élevait dans l'air des éclats de voix avinées et des rires ignobles.

Repris de justice et prostituées étaient en liesse.

A l'entrée des deux *amis*, les cris, les trépignements se confondirent dans une immense clameur. Trois ou quatre de ces malheureuses avaient entouré Desplant, en se bousculant, et l'entraînèrent pour prendre part à l'orgie.

Le paysan les suivit avec un gros rire hébété. Ainsi entraîné dans ce tourbillon hideux, Desplant oublia complètement le vol dont il avait été victime, et fit chorus aux beuglements des voyous en délire. Ceux-ci, quoique chancelants sous l'influence des spiritueux dont ils s'étaient gorgés, n'oubliaient pas de lui verser force rasades. Une heure après, le malheureux jeune homme roulait sous la table ivre-mort !

Alors eut lieu une scène inouïe, indescriptible. Toute la bande se précipita sur Desplant comme des vautours. En un clin d'œil, il fut fouillé et dépouillé de sa bourse et de sa montre. Chacun tirait, se bousculait pour prendre sa part du butin. Ces bêtes féroces, excitées plus encore par la saturnale, étaient horribles

Donc, avec ce coup-d'œil de vieux chasseur qui lui était particulier, Monsieur agréa sur-le-champ M^{me} Rose, qui fut ravie d'une pareille aubaine ; car, si ses nouvelles fonctions l'obligeaient à soigner des rhumatismes, l'impotent était millionnaire.

Il paraît que les services de M^{me} Dufifre furent si dévoués, si intelligents, si variés, si indispensables, que son maître, pour la récompenser de cette vie d'abnégation, lui annonça un beau jour, entre la poire et le fromage, qu'il se marierait volontiers avec son ange gardien.

Le paralytique s'attendait à une explosion de reconnaissance : Rose ne broncha pas et se contenta de répondre « qu'elle réfléchirait. »

L'ex-paillasse de corps-de-garde était trop rouée pour ne pas comprendre que la résistance précipiterait le dénouement.

Avec l'air de tristesse d'une femme qui accomplit à regret un douloureux sacrifice, elle parlait toujours des convenances, de la disproportion d'âge et de fortune. Des larmes... de crocodile sillonnaient sans cesse... les tartines de gelée qu'elle présentait à Monsieur.

Deux mois après, le suisse de la paroisse revêtit ses plus beaux... mollets, le sacristain sa calotte la moins crasseuse. L'église fut inondée de lumière, l'orgue exhala ses notes plaintives et... le mariage se fit. C'était le jour du mardi gras 1875.

Les commères se rappelleront longtemps ce marié, porté dans une chaise roulante et je crois même... percée, les jambes couvertes de flanelle et le crâne dénudé, souriant à sa robuste et plantureuse épouse.

Il mourut subitement en plein carême. Est-ce de joie ? est-ce d'une intempérance de... gelée de coings ? Profond mystère !..

M^{me} Dufifre, devenue madame veuve Sabraucol, grâce à ses habiles manœuvres, était héritière universelle. Le gâteau du paralytique fut estimé 1.500.000 francs.

Ce million et demi vient de tomber dans la poche d'un noble ruiné, qui a pu ainsi redorer le blason de ses ancêtres passablement culotté à ce qu'il paraît.

Oui, il y a quinze jours, madame veuve Sabraucol a juré *fidélité*, par-devant une écharpe municipale, à un jeune débâché de 22 ans. Ces deux tourtereaux sont en pleine lune de... gelée de coings. Madame prend des leçons de maintien et Monsieur des leçons de baccarat, en compagnie de la grande Florine Champagnomard.

La gourgandine du 150° a enfin son écusson, la voilà immaculée.

Celui qui l'a blasonnée en a reçu aussi un... écusson. Allons, tout va bien !..

Qu'il lui donne la place d'honneur dans sa riche panoplie !
CÉLESTIN DE LA GRENIVE.

à voir. Les yeux flamboyants, la voix rauque, le geste cruel, ces monstres se défiaient déjà.

Les couteaux étaient ouverts, le sang allait couler, quand une espèce d'hercule fit son entrée dans le repaire.

— A bas les *surins* (1) ! fit l'arrivant d'une voix de molosse ; vous n'êtes que des pierrots. Donnez-moi le *barbot* (2), je vais arranger ça à l'amiable.

Cet homme, par sa force brutale et ses antécédents judiciaires, avait conquis un tel empire sur les voyous, qu'il fut obéi à l'instant. La bourse et la montre lui furent remis.

— Voyons, commanda-t-il de nouveau, tout le monde assis. Tous s'assirent avec empressement, en dardant néanmoins sur les dépouilles un regard de chacal affamé et en disant : C'est ça, Guillou va nous mettre d'accord.

— Maintenant, dit celui qu'on venait de nommer ainsi, en vidant le contenu de la filoché sur une assiette, faisons un peu l'addition.

Un long frémissement parcourut la bande des voyous lorsqu'ils entendirent le son de l'or qui ruisselait sur l'assiette en jetant des lueurs fauves.

Guillou, calme, impassible, faisait glisser lentement les napoléons dans ses doigts en disant : un, deux, trois.

Il compta ainsi jusqu'à vingt-huit.

— Combien êtes-vous ? cria-t-il.

— Douze, répondirent plusieurs voix.

— Eh bien ! continua Guillou, je vais vous *refiler* à chacun deux *jaunets* ; les quatre autres sont pour les pauvres. Et, sans sourciller, le colosse glissa les quatre napoléons dans son gousset. Personne ne souffla mot.

(1) Couteaux.

(2) Produit du vol.

LE CHARLATANISME DÉVOILÉ

IV

LES DENTIFRICES

Un poète a dit : « Que la blancheur, la petitesse et la régularité des dents étaient considérées comme un des éléments principaux de la beauté et que pour lui, il ne trouvait rien de plus séduisant que la bouche souriante d'une femme dont les lèvres s'entrouvrant lui laissaient apercevoir une rangée de petites perles blanches enchâssées dans des gencives de corail d'un rose charmant. »

Nous sommes de son avis, et nous ajouterons que les dents saines sont le véritable ornement de la bouche.... Mais lorsqu'elles commencent à s'altérer, c'est-à-dire à jaunir, se carier, elles rendent l'haleine fétide, elles nuisent aux charmes du visage ; et, ce qui est pire, c'est qu'elles causent mille souffrances aux personnes atteintes de ces horribles maux appelés *odontalgie*. Maux résultant en majeure partie de l'emploi des produits dentifrices de ces empiriques qui ont l'audace de s'intituler médecins-dentistes, usurpant ainsi un titre qui n'appartient qu'aux hommes de science, lorsqu'ils ne sont, eux, que des charlatans patentés, des dupeurs en habit noir, dont l'amour matériel de l'argent fait « les bourreaux de l'humanité. »

Pourvu qu'ils réalisent de beaux bénéfices, ces hommes sans honneur se soucient fort peu si leurs composés criminels exercent d'affreux ravages sur les personnes qui s'en servent ; si leurs poudres et leurs eaux dentifrices détruisent l'émail des dents, les déchaussent en mettant à nu l'*alvéole*, la cavité dans laquelle la dent est fixée, point de départ des souffrances atroces qui nécessitent l'extraction de la dent.

L'analyse a démontré que les beaux produits de ces charlatans étaient composés, pour les poudres de substances corrosives, de *Pierre ponce*, de *crème de tartre*, d'*os de sèche* (mollusque de mer) ; et de substances astringentes pour les eaux dentifrices : d'*acide chlorhydrique*, *acétique*, et même d'*acide sulfurique* !...

Et ce sont là ces *inventeurs* qui osent s'appeler médecins-dentistes, qui couvrent de réclames les journaux et les murs de nos grandes villes, qui s'enrichissent en empoisonnant la société. Allons donc ! c'est au pilori ou au carcan, s'ils existaient encore, que l'on devrait vous enchaîner, afin que chacun puisse *ab irato*, vous huer, vous cracher à la face et vous couvrir d'ordures.

GEORGES MENTELÉ.

— A présent, dit-il d'un ton dégagé, combien estimons-nous la *toquante* et le *cordon* (1) ?

— Ça vaut trois cents *balles* (2), dit l'un des voyous.

— Tu *rigoles* (3), mon vieux. Je te parie que le père Schmitt n'en donne pas cent francs, riposta Guillou ; faut me donner la préférence. Tenez, continua-t-il en jetant cinq louis sur la table, marché conclu. Et, sans plus de cérémonie, il mit la montre dans sa poche, puis il sortit du bouge sans s'émouvoir davantage.

Sa soirée n'était pas mauvaise : il avait le tout pour vingt francs.

Après son départ, la bande songea à se débarrasser du paysan qui gisait toujours sous la table.

Deux des plus robustes le relevèrent et, le prenant chacun sous un bras, sortirent dans la rue déserte. Où le portaient-ils ainsi ? Je l'ignore.

Au bout d'un instant, la fraîcheur de la nuit ranima Desplant. Il se raidit sur ses jambes et chercha à se dégager de l'étreinte des deux bandits. N'y pouvant parvenir, et ayant vaguement conscience de sa situation, il se mit à crier à l'assassin.

C'était son arrêt de mort.

L'un des voyous le lâcha et courut chercher un pavé... Dix secondes après, le malheureux paysan reçut sur la tête un coup si terrible qu'il s'affaissa sans pousser un cri. Les deux sacrépants le traînèrent alors dans un coin et le piétinèrent pendant un moment, puis ils s'enfuirent dans les ténèbres.

Ces deux assassins, c'étaient les deux frères Bérard.

(1) La montre et la chaîne.

(2) Trois cents francs.

(3) Tu veux rire.

(Reproduction interdite.)

(La suite à Dimanche.)

TRIBUNE DU PARNASSE

MIGNONNE

Je suis une mignonne en chapeau de bergère;
Je me plais dans les bois, pleins d'ombrages aimés;
Foulant d'un pas léger violette et fougère,
Je livre à l'aquilon mes cheveux parfumés.

J'aime à m'asseoir rêveuse aux flancs de nos collines,
Où l'air est imprégné d'une fraîche senteur;
J'aime les verts sentiers, étoilés d'égantines,
Où le ruisseau gazouille avec l'oiseau chanteur.

Les poètes divins, devant qui l'on s'incline,
Savent charmer mon cœur autant que mon esprit.
Je lis Victor Hugo, de Musset, Lamartine,
André Chénier, Valmore, au sonnet attendri.

Leur langue, nous dit-on, par les dieux fut choisie;
Depuis l'antique Homère, à jamais vénéré,
Sur des autels on mit la noble poésie;
Athènes se rendait à son temple sacré.

Elle immortalisait la Grèce et ses victoires,
Ses héros fabuleux, ses sages, ses penseurs;
Sur un luth inspiré, chantait toutes les gloires,
Exaltait les vertus, adoucissait les mœurs.

Une Muse, tout bas, vint m'apprendre à la lire,
En glissant son doigt blanc sur un beau livre d'or;
Je l'écoutais ravie; elle accordait ma lyre;
Sur son aile, en tremblant, j'ai suivi son essor.

Et cependant je sais que la France, à cette heure,
A de la poésie oublié les concerts;
Son âme est inquiète et souvent elle pleure,
Aux souvenirs cuisants des maux qu'elle a soufferts.

Mais son sein se ranime, et déjà l'industrie
Lui refait sa richesse et de brillants destins;
Son beau sol se féconde, et la moisson fleurie
Unit la gerbe blonde aux grappes des raisins.

Mon cœur te sent renaître, ô patrie! ô ma mère!
Sur ton front le génie étale sa fierté;
L'avenir t'appartient, nos voix disent : Espère!
Tes géoliers sont partis, chante ta liberté!...

Encourage les arts, applaudis la science;
Marche d'un pas égal au-devant du progrès;
Laisse-nous d'un Dieu juste aimer la Providence,
Sourire à la nature et conserver la paix.

HÉLÈNE-MARIE ROGER.

LA GOMMEUSE HUPPÉE

Cet être vil dont je m'occupe
Paraît descendre de la huppe
Ou du pourceau;
Car il est un ramas étrange
De venin, de bave et de fange
De nos ruisseaux!

La poitrine est gélatineuse...
Elle répand, la suborneuse,
Parfum d'égout.
Quant à son moral, il est pire.
Enfin, tout l'ensemble n'inspire
Que le dégoût.

On la voit, de musc imprégnée,
Tendre sa toile d'araignée
Au moucheron,
Qui, fasciné par ses prunelles,
Vient essayer ses jeunes ailes
Dans son giron.

Plus d'un qui, dans sa frénésie,
S'enivre de ton ambrosie,
Le lendemain,
Un chapelet d'injures égrène,
Pour maudire en toi la gangrène
Du genre humain.

Je voudrais, infecte gommeuse,
De ton espèce vénimeuse,
Chaque matin,
Voir trôner les appas factices
Au milieu d'un char... d'immondices,
Vile catin.

Mais, pour cette lèpre rebelle,
Cette place est même trop belle,
Et sans regrets
Je veux, créant nouvelle école,
T'offrir au concours agricole,
Comme un engrais.

Là, parmi ces produits, je pense
Obtenir par toi récompense
Le tout premier;
Car, rien mieux que ta pourriture
Ne doit féconder la nature,
Triple fumier!...

R. BORISTE.

SALMIGONDIS

Il paraît que l'ours du parc a un faible pour les classiques.
Avant-hier, un malheureux collégien a failli servir de pâture
au sieur Martin, qui s'était mis en tête de se bourrer le ventre
de racines grecques. Fort heureusement, l'adolescent en a été
quitte pour la peur; néanmoins, son képi a subi le sort des
enfants d'Ugolin.

Si monseigneur l'ours persiste dans son désir de s'instruire
en avalant contenant et contenu, je plains plusieurs de mes
amis et confrères; ils seront certainement croqués, s'ils ne se
tiennent à distance respectueuse.

Quant aux élèves des facultés catholiques, ils peuvent
impunément pénétrer dans la cage du plantigrade pyrénéen.

Notre rédacteur en chef a convié samedi passé, chez l'illustre
Bonfils, tous les rédacteurs de la presse lyonnaise, — excepté
ceux de la sainte *Décentralisation*. Mal lui en a pris, comme
vous allez voir.

Il est bon de vous dire que le menu de ce festin était à la
hauteur de l'escarcelle d'un journaliste; mais quand c'est
offert de bon cœur.... jugez :

Soupe de raves à l'huile de-noix,
Gras-double sauté au saindoux,
Bœuf nature bucéphale,
Roti de veau mort-né,
Gratons à l'oseille,

Pommes de terre en robe des champs,
Salade de chiendent, raisins confits, etc.,
Vins de Brindas et du Bugey.

Eh bien! mes frères, la pieuse feuille ci-dessus, furieuse de
n'avoir pas assisté à ce banquet, pourtant tout spartiate, a
publié dans sa chronique un menu inventé par elle, pour
insinuer que nous avions mangé du gibier en temps prohibé.

Comme notre chef de file n'a pas de ménagements à garder
avec les diffamateurs, il a immédiatement f. lanqué un
huissier aux trousses du papa Garnier, qui ira se promener
en correctionnelle.

Ce sera un curieux procès, ou je ne m'y connais pas.

Le journal *la Cravache* vient de recevoir une importante
communication. C'est donc bien vrai!... Les cercles, déjà
fermés par un arrêté, continuent leur joli métier et sont la
nuit de véritables coupe-gorges. On y joue un jeu d'enfer.

Nous attendons des renseignements complémentaires, et
alors nous mettrons au grand jour cette scandaleuse *exploita-*
tion. Nous ne reculerons même pas devant les noms, car il y
va de la sécurité des familles. A bientôt, messieurs les escrocs.

J'ai assisté au départ de nos réservistes.

Que de larmes furtives! que d'embassements nerveux et...
accentués! surtout, que de recommandations sur le chapitre
de la continence!... Écoutons les adieux de ce couple :

Vois-tu, Denise, si j'étais bien sûr que... Eh bien!..., je
partirais content.

— Tu peux dormir sur tes deux oreilles, mon ami.

— Combien le temps va te durer, ma chérie!

— Bah! ce n'est que 28 jours. Je suis bien restée plus
longtemps sans..., et je n'ai pas attrapé la jaunisse. Et puis,
les soirs, j'irai chez les voisins d'en face....

— Ah! pour ça, je te le défends.

— Pourquoi donc?

— Parce qu'ils ont un ouvrier qui est trop... original. Il me
fait suer, cet animal-là.

Dimanche dernier je rencontre l'ami Sacoche, attaché à
l'un de nos petits journaux.

Ce surnom lui vient de l'objet qu'il porte la nuit comme
le jour en bandoulière et qui est gaufré aux initiales V. B.

A la *botte*, c'est-à-dire à l'imprimerie, on prétend que cela
veut dire *Vieille Bête*, et on l'appelle ainsi.

C'est un petit terme d'amitié familière dont il se fâche
d'autant moins qu'à l'occasion il sait bien faire preuve d'es-
prit.

En effet, je lui offre une demi-bouteille d'un *côte-rotie* dont
le certificat de vieillesse était parfaitement authentique.

— Qu'en pensez-vous? lui demandai-je, après dégustation.

Il regarde la bouteille d'un air dolent et me répond :

— Je la trouve bien petite pour son âge.

Sous la rubrique : *Tribune du travail*, nous avons lu di-
manche dans un journal de notre ville la cocasserie suivante :

« On demanche au Point-du-Jour, chez M. X..., deux
ouvrières ovalistes couchées. »

Quel diable de travail M. X... peut-il vouloir faire exécuter
à des ovalistes couchées?

Une indiscretion de la femme de chambre qui déshabille
Madame.

L'anecdote est récente, toute récente.

Monsieur est très-bien posé dans le haut commerce; il ne
veut chez lui que des employés rangés.

Monsieur fréquente le cercle de la rue X... — un peu
plus, nous disions le nom; — un cercle où l'on mange bien,
où l'on joue et où l'on boit sec.

Il rentre à 2 heures du matin en *dérangeant* les chaises de
la chambre à coucher. Madame n'a pu s'endormir.

— Monsieur vient encore du cercle?

— Mais oui, j'en viens, mais oui...

— Et vous me ferez croire que c'est au cercle qu'on se met
dans des états pareils?

— Comment donc! J'y vais bien, au cercle, puisque tu
me trouves rond.

Ce n'est pas spirituel, mais c'est nature.

Les amateurs de scandale doivent se réjouir.

Un procès très-croustillant va, dit-on, se dérouler sous le
plafond de la correctionnelle.

Cette affaire, assez commune dans le fond, ne doit sa célé-
brité qu'à la ruse des acteurs principaux et à la complicité
d'une foule de fonctionnaires.

Il ne s'agit rien moins que d'un adultère perpétré au mois
de janvier, dans le bassin du jet d'eau de la place Perrache,
où l'un des complices était détenu sans caleçon.

Cet acte anti-conjugal s'est accompli au nez et à la barbe
de l'invalidé chargé de la police des mœurs depuis la démo-
lition du petit caporal. Néanmoins, ce brave homme n'a fait
qu'obéir aux ordres qu'il avait reçus de M^{ssieu} Ducros, qui
voulait à toute force conserver le portrait vivant du faussaire
Bouvier.

Il aurait pu s'en dispenser, car c'est une race qui ne s'étein-
dra jamais.

Sur un banc de la place de Lyon :

— Qu'est-ce donc que cette *Cravache*? demandait dernière-
ment un naïf à son voisin.

— C'est le nouveau journal de Ponet, répondit avec aplomb
cet individu.

Halte-là! mon brave; j'ai assez de haines sur le dos sans
y ajouter le stock de l'ex-*Comédie politique*; et, pour ton édi-
fication, sache que tu en as menti!...

Cette même protestation s'adresse à tous les galopins qui
propagent sciemment ce bruit ridicule.

Si vous ne mangez pas au même râtelier, m'écrit-on, pour-
quoi ne l'attaquez-vous pas? Il ne vous a guère ménagé, lui!...

Réponse : Si je n'ai pas publié certaines lettres le concer-
nant, c'est qu'il n'a plus de *journal pour se défendre*, et il me
répugne de donner le coup de pied de l'âne.

L'incident est clos.

ARGUS.

LES PETITS HOMMES DE PLUTARQUE

MACAIRE-SAPIENS

Il y avait une fois, comme dirait Perrault, un gaillard,
nommé Macaire-Sapiens, qui, étant arrivé à l'âge d'homme,
s'était mis à réfléchir profondément sur son avenir. Très-
intelligent pour la friponnerie, il avait constaté qu'il n'avait
pour tout patrimoine que ses dix doigts, une certaine
habileté comme ouvrier, et une dévorante et fiévreuse envie
de faire fortune, et il s'était tenu ce petit raisonnement : Si
je me borne à faire honnêtement ma journée, je n'aurai
jamais que le produit de mon travail personnel; or, malgré
mon habileté, il suffira tout juste à mes besoins journaliers;
je ne pourrai pas par ce moyen gagner des rentes, ni une

honorable retraite pour mes vieux jours ; donc, je serais un grand sot et indigne du noble nom que je porte, si je ne tirais pas parti des facultés que la nature m'a dévolues, si j'hésitais à pratiquer l'axiome si juste et si sage qui dit : Qui veut la fin, veut les moyens.

Pénétré de cette maxime, si chère aux enfants d'Ignace, Sapiens comprit que si, étant seul, il pouvait faire quelque chose, la force serait considérablement accrue s'il parvenait à s'adjoindre une associée. Il eut dès lors la pensée de trouver une femme selon son cœur. La fortune qui, souvent aveugle, se laisse cependant fléchir par les gens tenaces et entreprenants, le servit suivant son ambition. Il eut la chance de s'unir par mariage à une particulière bâtie en vrai cuirassier, très-apte à supporter tous les assauts du tendre Cupidon, et entièrement décidée à servir les vœux de son conjoint.

Une fois en ménage ce couple se mit bravement à l'œuvre. Voici une de ses premières opérations : Sapiens se faisait adroitement renseigner, par son patron sans défiance, sur les clients pour lesquels on travaillait.

Comme parmi ceux-ci il se trouvait quelques vieux égrillards, madame Sapiens fut déléguée auprès d'eux en ambassadrice. Elle leur remontrait et démontrait que c'était son mari qui était le premier ouvrier de la maison qui faisait leurs travaux ; que s'il avait les moyens pécuniaires de se mettre à son compte, il exécuterait mieux et à meilleur marché les commandes qui étaient données à son patron ; puis, avec force réticences et pas mal de pudique rougeur, elle donnait à entendre que la situation précaire de son mari et son état maladif le rendaient dur et acariâtre pour elle, que son dévouement n'était pas compris, et quantité d'autres amorces qui faisaient écarquiller les yeux des vieux satyres et surexcitaient leurs desirs. Aiguillonnés, d'un côté par l'espoir du bénéfice et, de l'autre par l'appât d'être les consolateurs d'une si tendre dame, les vieux lubriques ne virèrent rien de mieux que d'organiser un atelier à Sapiens et de le mettre chez lui. Un très-bon outillage fut installé et soldé par des billets à échéance endossés par les protecteurs, qui les voyaient toujours revenir après protêt, car Sapiens ne tenait pas à se dessaisir de l'argent qu'il gagnait, qu'il savait faire exactement rentrer, mais qu'il ne laissait jamais sortir.

Nos vieux amoureux, trompés dans leur espoir de bénéfice et désillusionnés de leurs espérances, finirent par se lasser de n'être que les fournisseurs de fonds, et abandonnèrent Sapiens à sa destinée. C'était tout ce qu'il désirait. A quelque temps de là, il se mettait en faillite ; et quand on alla inventorier chez lui, tout son matériel se trouva en carton peint. Il soutint effrontément qu'il n'avait jamais eu d'autre outillage, qu'il avait fait cela pour s'attirer la confiance ; car disait-il, il faut pour s'ouvrir des crédits paraître posséder. D'ailleurs ajoutait-il, je n'ai fait en ceci que suivre l'exemple des charcutiers qui étalent, sans qu'on le trouve mauvais, des jambons en bois et des truffes en vieille laine. Il sut si bien s'y prendre, et fut si bien secondé par son épouse, que les créanciers, effrayés du dénûment de l'un et gagnés par les charmes de l'autre, consentirent à se contenter du dix pour cent.

Une trentaine de mille francs revint à Sapiens de cette première opération.

Quelque temps après, Sapiens fit répandre le bruit que sa femme venait d'hériter d'un vieil oncle, qui l'avait faite sa légatrice universelle, et il installa un nouvel atelier trois ou quatre fois plus grand que le premier. De plus, il avait créé une association dont il était le président, et qui opérait avec un savoir-faire sans précédents.

Des compères, établis à peu près dans les mêmes conditions que lui ayant tous du papier pour lettres ou factures à en-têtes flamboyants, se trouvaient à Rive-de-Gier, Toulouse, Paris, Evreux et Lille. Quand l'un des associés faisait une acquisition, il soldait avec une traite tirée sur un de ses compères ; quand l'échéance arrivait, une autre traite, tirée sur un autre associé et présentée à l'escompte, venait dégager le premier ; et ainsi de suite, ces industriels, sans exposer aucun capital et avec ces seules ressources fictives, faisaient pour quatre ou cinq cent mille francs d'affaires par année.

Malheureusement, il arriva un moment où toutes ces valeurs, qui n'en avaient guère, à force d'être accumulées, formèrent un joli morceau, et le fameux quart d'heure de Rabelais sonna.

Ce fut encore Sapiens qui, jugé le plus expert en ces affaires, fut chargé de la responsabilité générale des opérations.

Les créanciers furent réunis, le bilan déposé, etc. etc. Sapiens se trouvait débiteur de soixante mille francs, et avait environ zéro à son actif.

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS

LE REVERS DE LA MÉDAILLE

Quel atroce métier que celui de journaliste !

Notez que je parle ici de la presse satirique. Il n'entre pas dans ma pensée de me hisser au pinacle sacro-saint de la presse sérieuse, comme dit l'altissimo Senterre.

D'ailleurs, il est notoire que mes confrères du grand format sont satisfaits de leur sort, car ils ne se plaignent jamais. Entre nous, je crois que je devrais imiter leur prudent silence. Le public est fort peu compatissant aux misères de ceux qui pourtant lui servent régulièrement une tartine littéraire, et le plus souvent des canards... à l'oseille.

Cependant, mon pauvre cœur barbotte depuis si longtemps dans des flots d'amertume, que, dussé-je en mourir de confusion, il faut aujourd'hui lever la toile et entonner mes jérémiades.

Et d'abord, qu'elle infernale idée m'a donc poussé à fonder la *Cravache* ? Est-ce la soif de célébrité ? Est-ce l'amour des pièces de cent sous ? Je vous certifie qu'aucun de ces deux mobiles ne m'a déterminé à augmenter le nombre des scies hebdomadaires.

Je sais que mon nom ne peut passer à la postérité ; puisque mes contemporains n'ont pour ma prose que des anathèmes. Quant à la question d'argent, ceux qui me connaissent savent fort bien que je le sème sur mon passage avec une magnifique insouciance.

Alors, vous vous échinez pour la gloire ? me direz-vous.

Oui, pour la gloire d'avoir fondé à Lyon un journal véritablement, exclusivement satirique. J'ai la satisfaction personnelle de cravacher les brebis galeuses du troupeau, de clouer au pilori des êtres méprisables qui ont usurpé la considération qui les entoure, de fouler aux pieds les pantins sociaux, de démasquer les Basile et les Escobard !...

Voilà quel est mon but, voilà quelle est ma gloire !...

Le revers de la médaille est triste..., et je ne fais qu'en rire. Si j'avais le caractère irritable, je deviendrais épileptique avant la Saint-Martin. Nul ne saura jamais l'aunage de mes tortures.

En voici un faible échantillon :

J'arrive au bureau de la rédaction aussi régulièrement que ma laitière. Et tandis que cette mère Gigogne de Villeurbanne débouche sa boîte au lait, j'ouvre celle du journal et je saisis d'une main tremblante un kilogramme de correspondances. Oui, je le répète, je suis ému en palpant cette prose inconnue. C'est que... hum ! il y a parfois des... aménités un peu raides. Je me carre dans mon fauteuil dictatorial et je commence le feu.

Voici d'abord une demande d'hospitalité pour une ineptie de quatorze pages intitulée : *Les splendeurs de la feuille à l'envers*. Ce gaillard-là se figure sans doute que la *Cravache* est un réceptacle d'insanités. Allons, mon bonhomme, porte vite ça à la *Revue du Lyonnais*.

Vient ensuite une lettre obséquieuse, moulée, parfumée et constellée de fautes dont rougirait un élève de huitième. Et tout cela pour demander l'insertion d'une pièce de vers. Décidément on me prend pour un idiot. L'avenir leur donnera peut-être raison. *Sic transit, etc.*

Malédiction ! Quel est ce gribouillage ? Quatre pages d'injures les plus crapuleuses ! Franchement, j'en suis ravi ; car l'amitié d'un goujat semblable ne me servirait guère pour assister au bal de la Préfecture. Pauvres pygmées, que vous êtes ridicules dans vos fureurs !...

Tiens ! voici des pattes de mouche. Je te bénis, Dieu de mes pères, de réserver à mes cheveux blancs un pareil nectar. Sans doute cette femme est une pyramide de grâces et de beautés. Je lis.... Pouah ! c'est une vieille somnambule qui me prie de la visiter pour me convaincre de ses facultés extralucides. Quelle horreur !...

Qu'est-ce donc que ce colis ? Encore des vers !... Que le diable emporte les rimailleurs ! Cornebleu ! achetez donc l'*art poétique* et pour deux sous d'inspiration : ça se vend chez l'épicier du coin.

Enfin, je respire : c'est mon ami *Tony Dimbert* qui m'envoie un article au gros sel. Quelle verve endiablée. Aussi je ne l'oublierai pas... dans mon testament.

La dernière de toutes ces lettres inonde mon âme d'une incommensurable joie. C'est l'annonce d'un procès. Allons, tant mieux, nous allons rire. Gare aux éclaboussures !...

J.-M. GUBIAN.

A TRAVERS LES THÉÂTRES

Toc ! toc ! toc ! Ce ne sont pas encore les trois coups réglementaires du régisseur du Grand-Théâtre ; c'est tout simplement votre serviteur qui s'annonce et qui va lever le rideau cachant à nos lecteurs tout ce qui se passe dedans, tout autour et à travers les théâtres.

A l'heure qu'il est, pendant qu'un soleil brûlant encore éclaire ma plume courant sur le papier, nous ne connaissons pas le boniment mirifique, étourdissant, surprenant, que le sérieux directeur de notre Grand-Théâtre va faire afficher à l'adresse officielle.

Mesdames et Messieurs, etc., etc... Toujours beaucoup de promesses, et un pied de nique.

Mais, en attendant le speech directorial et la troupe choisie par un homme aussi sérieux et aussi intelligent que M. Senterre, on s'occupe sérieusement, dans le monde des théâtres, de trouver le moyen de donner aux débuts la régularité et la sincérité qui y ont toujours manqué.

Puisqu'on m'a demandé mon avis, je suis tout à la disposition de MM. les abonnés, aussi bien qu'à celle des titis, mes voisins du paradis.

Ce n'est pas au commissaire de police, qui ne peut avoir l'oreille assez perspicace pour saisir au vol le nombre des braves et des sifflets, à venir tout seul donner son avis, qui est rarement impartial et toujours en faveur du directeur.

Il est urgent que le public manifeste librement, et j'ajoute avec intention silencieusement, son opinion.

A cet effet, ne pourrait-on pas prier le bon public, qui achète en entrant le droit d'être consulté, de se montrer sage et silencieux pendant la représentation du troisième début, pour laisser aux artistes tous leurs moyens ?

A la chute du rideau, il exprimerait le refus ou l'admission de l'artiste par assis et levé, sur la demande du commissaire de police, qui n'étalerait sa pancarte traditionnelle qu'après l'avis souverain de quelques abonnés réunis en bureau de recensement.

Voilà mon projet. Il est urgent de mettre un terme à des représentations qui tournent au tragique, et aux échanges de navets et de pommes cuites, peu agréables pour ceux qui les reçoivent.

C'est contre le plus sérieux des directeurs que vous organisez une cabale sérieuse ! Je me retire et vous laissez faire.

M. le directeur des Variétés fait faire des débuts à ses artistes.

C'est une façon de se montrer poli envers le public, qui à son tour ne peut refuser son assentiment, et mettre dans l'embarras un directeur non subventionné.

Puisque notre tirage a des rigueurs à nulle autre pareilles, je regrette, pour le théâtre du Gymnase comme pour celui des Variétés, de remettre à huitaine la critique d'un

Titi des quatrièmes.



CORRESPONDANCE

FOUINASSEUR. — Envoyez-nous des détails précis, et nous cravacherons.

G. MENTELÉ. — Votre ami a écrit un enfantillage. Le style sent l'écolier. C'est trop sentimental pour un journal satirique. Il doit être encore dans l'âge des illusions, ce littérateur.

BIDAULT. — Vos vers passeront prochainement.

BRUN, à Yseron. — Je t'envoierai des journaux chaque semaine. Quand j'irai te voir, nous réglerons ces envois.

BAILLY, à Messimy. — Si les amis veulent recevoir le journal, je l'envoierai par la poste. Qu'ils m'envoient leurs noms. Je te serre la main.

M^{me} G. — Je suis infiniment touché de votre lettre, mais vous m'attribuez trop de talent. Mes respects à votre demoiselle.

Le Propriétaire-Gérant : F. BESSON.

Lyon. — Imprimerie BESSON et PERRELLON, Grande rue de la Guillotière, 28.

F. Besson